

Nous avons mis le doigt sur l'immense beauté du monde

Ce fut un vendredi après-midi 22 mars 2013. La température était remontée d'un coup, si bien que même là-haut, au niveau des pistes de fond du Marchairuz, la neige était d'une mollesse confondante, à peine si tu descends sans pousser comme un forcené sur la pente la plus raide. Mais par contre, allant contre les Amburnex où les pistes malgré tout restaient excellentes, le paysage était d'une beauté sidérante. Ce n'était pas ici celle des arbres tels qu'on les avait découverts tout blancs en février dans le Risoud, ceux-ci ce jour-là étaient d'un noir d'encre, plutôt celle des vastes plans que plus d'un mètre de neige recouvrait. Si épaisse que les murs étaient devenus invisibles, et que pour la plupart des piquets de bois, seuls dépassait les extrémités, petit moignons noirs dans la blancheur éclatante de la neige.

Nous allâmes direction la Sèche des Amburnex, pour bientôt quitter la piste et en tracer une nouvelle dans la neige fraîche en direction du chalet dont le toit était encore tout blanc, du côté de bise chargé d'une telle quantité qu'il aurait pu ployer sous le poids si sa charpente neuve n'avait pas été si solide et d'une pente si prononcée.

Nous avons vu auparavant cette combe s'ouvrir devant nous, et, dans sa blancheur immaculée, si ce terme n'est pas trop vieilli, nous avons l'impression d'arriver dans un endroit que l'on peut sans exagération considérer comme l'un des plus beaux du Jura. Une splendeur que cette immense combe où en belle saison, pouvait pâturer un troupeau nombreux qui utiliserait éventuellement le chalet pour s'y réfugier en cas d'orage ou par de trop grandes chaleurs, car désormais, reconstruit il y a deux ou trois ans après son incendie, il ne comprenait plus aucune partie habitable, dévolu seul au bétail.

Les tavillons du toit n'apparaissaient que par place, le reste restant couvert d'une neige rafraîchie par la dernière chute de deux ou trois jours en arrière. L'épaisseur de celle-ci une fois de plus nous surprenait, la petite cabane d'aisance, porte grande ouverte, disparaissait à moitié au fond d'une dépression qui offrait de découvrir un amoncellement de neige vraiment formidable.

Et puis de là, quelque soit la beauté des lieux nous devons nous en arracher, nous reprîmes notre route, au travers de la neige fraîche d'abord, puis bientôt par la piste sur laquelle, aujourd'hui, avec un temps pareil, car il faisait grand beau, chaud, un soleil à vous bronzer en deux heures, il y avait du monde. Celui-ci, désormais canalisé grâce à la piste de fond, permettait à l'environnement de garder sa virginité absolue. Ce que nous pûmes mieux constater encore revenus dans la combe principale des Amburnex où, en contrebas du chemin ordinaire où n'avait plus été tracé que la seule piste encore praticable, le manteau neigeux était absolument intact. C'est-à-dire qu'en ces vastes zones pas un homme, pas un animal, n'avait passé depuis plus de trois jours. Cette vaste étendue blanche, qui couvrait toutes les aspérités, qui donnait aux collines du fond du vallon une douceur de rêve, était vraiment formidable. Unique. Nous sûmes alors, y

trouvant des dépressions que le vent y avait creusées, jouant avec l'immensité de cette neige, que nous avions mis le doigt sur l'immense beauté du monde. Tout était pureté en ces lieux, tout était résolument beau, avec un équilibre magnifique entre les forêts et les pâturages, environnement créé par l'homme. Ce qui est étrange, car celui-ci est plus apte d'ordinaire à démolir qu'à respecter. Mais en ces lieux, ayant du par nécessité respecter ce qui permet aux vaches de se nourrir, ayant mis en place cette économie laitière d'altitude, il ne pouvait faire autrement que de tenir compte de la réalité. Ainsi donc, cette grande beauté, d'aujourd'hui et même de toujours, n'était que la résultante d'une orientation nécessaire et non pas forcément voulue. Elle n'en était pas moins réelle, voire extraordinaire, dont nous n'avions pas assez de nos yeux pour en profiter. Il aurait fallu rester là des heures à la contempler, à la pénétrer, à en faire provision pour le retour dans les bas où les vieilles neiges sales ne donnaient pas un aperçu aussi brillant de cette fin d'hiver.

Cette combe, que nous pouvions contempler dans sa prolongation, oui, elle était vraiment magnifique, et cette splendeur nous comblait malgré des conditions de ski très modestes. Qu'importe après tout, ne rouspétons pas mais gorgeons-nous de cette immense beauté. Ce fut donc un ravissement complet que de faire marche arrière et de retrouver notre point de départ. Nous avons compris à quel point notre Jura, au cœur de l'hiver, le printemps ici ne l'avait encore en rien entamé, sait se révéler d'une si incomparable beauté.

Hélas, toutes les photos que nous pourrions faire, avec une neige qui y prenait des teintes grisâtres ne reflétant d'aucune manière la réalité, ne pourraient jamais rendre, ni la plénitude visuelle de l'endroit, ni l'ambiance de cette longue combe qu'une fois de plus nous quissions avec regret.



Chalet de la Sèche de Gimel



Chalet de la Sèche des Amburnex



Combe des Amburnex. C'est à proximité de cet endroit qu'en 1985 fut relevé la température la plus basse jamais mesurée. - 45o !



Une magnificence qu'un simple appareil de photo ne peut pas relever. On n'est pas ici au quart de la beauté réelle de l'endroit. Ci-dessous les ruisseaux des dernières pluies ont creusé la prodigieuse épaisseur de la neige avec une joie presque sauvage !

